

AU TASSE

Dédié à Mlle Rosa D...

O poète sublime, amant infortuné,
 Torquato : si ma voix te réveille en ta tombe,
 Plains-moi dans ma détresse : oh ! plains le délaissé
 Qui pleure son espoir, et dont l'âme succombe.
 Tu vécus malheureux, aimant sans être aimé ;
 Mais lorsque tu pleuras la belle Eléonore,
 L'univers s'attendrit ; et par tes chants charmé,
 Mon siècle qui te plaint, avec toi, pleure encore.

Pour moi, qui, comme toi, dois vivre malheureux,
 Comme toi, je n'ai pas, dans ma douleur amère,
 Mille amis, pour sécher les larmes de mes yeux.
 Tu souffris la froideur d'une princesse fière :
 La reine de mon cœur ne savait que charmer.
 O Tasse, tu comprends ce que souffre mon âme ;
 Sans elle, tu le sais, je n'ai plus qu'à pleurer.
 Réveille-toi, poète, et chante cette femme.

Fais rédire aux échos son nom et sa vertu :
 Les airs seront charmés ; les rives éloignées
 Confiront aux zéphyrs son doux nom entendu,
 Alors, on entendra, dans les bois, les vallées,
 Les gais oiseaux chanter le nom que je bénis.
 Les arbres frémiront, à cette hymne touchante,
 Et les vents porteront aux peuples ébahis,
 Les accords émouvants de ta lyre puissante.

A.-J. BEAULIEU.



MARIE-ANGE OU PIÉTÉ FILIALE

Pauvre jeune mère !...

Il y a dix ans tout au plus, en un joli village coquettement éparpillé sur la rive droite du beau, du majestueux Saint-Laurent, une pauvre enfant s'en allait triste et pensive...

A seize ans ! à cette époque de l'année où la nature, renaissante, parsème l'émeraude des prairies d'es. carboucles, d'améthystes, de gracieuses topazes ployant sous le diamant que la nuit y dépose, douce larme échappée à l'œil de l'ange qui veille aux chaumières comme sur les palais ! Au moment où les parfums montent, encens invisible, jusqu'au plus haut des cieux ! Au moment où les bois retentissent, sous leur ramure d'un vert tendre comme une fusion des rayons de l'arc-en-ciel, des harmonies que nulle harmonie humaine n'a pu même imiter de loin ! Quand, sous les verts feuillages, on croit entendre soupirer l'amour, frissonner dans son cœur les désirs de l'immuable félicité !

Sur son passage, les douces fleurs inclinent leurs suaves corolles : fleur parmi les fleurs, elles en est certes la plus belle !

Elle ne les voit pas ; son petit pas pressé fait ruisseler le bas de sa robe de gouttelettes scintillant au rayon caressant du soleil. La brise se joue dans son opulente chevelure brune, avivant le teint de ses joues.

Sa jolie bouche, superbement arquée, est faite pour le sourire, ses lèvres de corail pour le baiser.

Oh ! qu'elle est belle !...

Rien ne l'émeut, rien ne la distrait, elle ne détourne pas la tête.

Il faut qu'elle se hâte : si elle ne gagne pas sa journée, qui procurera quelques douceurs à sa mère ?

A cette pensée, ses yeux ardents se sont élevés vers le ciel. Instinctivement, elle a joint les mains, et, avec abandon, filialement, elle lance ces mots vers la voûte impénétrable où son regard semble arrêté sur un autre regard : "O Mère, la meilleure, la plus douce, des mères, sauvez ma mère, la plus douce, la meilleure, des mères !..."

Deux perles, recueillies par les anges, se sont suspendues un moment à ses longs cils... elle n'a point ralenti sa marche, sa démarche semble même plus légère : quelle est donc cette merveilleuse affinité de

l'esprit terrestre, à s'unir, à s'identifier avec l'esprit céleste ?

La journée s'est passée, comme tous ses jours se passaient : la besogne monotone, ne la fatiguait ni par ses difficultés, ni par sa monotonie. Elle ne pensait qu'à sa mère.

De son pas léger, au point qu'on croit la voir flotter au-dessus du sol, doux zéphyr entre les zéphyrs, elle glisse à travers les blanches marguerites, les boutons d'or qui tous, paraissent la saluer comme ils le faisaient le matin.

Là-bas, au-dessus de ce joli massif d'épinettes, de thuyas, petit tableau riant jeté sur l'immense toile que dessine le Créateur, voyez-vous un petit filet bleuâtre dont les spirales vont mourir mêlées à l'azur des infimes profondeurs ? C'est sa maison.

Tout le monde les aime, au village, les deux pauvres créatures citées comme les modèles, l'une de l'amour maternel, l'autre de l'amour filial. En partant tout à l'heure de chez M. le maire, où elle travaille, la jeune fille avait reçu un splendide bouquet de fleurs aux éivrants parfums. On savait que sa mère, pauvre moribonde, aimait les fleurs, et de temps en temps, on lui en cueillait quelques-unes dans la serre chaude.

Pauvre jeune mère !...

* *

Mariée à quinze ans, elle avait goûté le bonheur porté au comble par la naissance, un an après son mariage, de la petite Marie-Ange. Fut-elle bien nommée ! Car elle devint l'ange de la maison, s'épanouissant aux chauds effluves de l'amour de sa mère, cet autre ange que l'on appelle avec raison l'ange gardien visible. Et le soir, en rentrant de son rude labeur, le père, ivre d'amour et le cœur débordant de tendresse, les pressant sur son cœur et les couvrant de baisers passionnés, disait toute son âme en murmurant avec jélicie : "Mes doux Anges !... Beaux Anges de mon foyer !..."

L'enfant, obéissante, soumise, respectueuse, grandissait en ce milieu plein d'affection. Elle atteignait douze ans, quand un coup terrible vint détruire toute cette félicité : un soir, on rapporta à la chaumière un cadavre ensanglanté...

Pauvre jeune mère !...

* *

Elle pensa que sa raison allait suivre son époux chéri... mais Dieu vit l'enfant ; il laissa la mère.

Le coup avait été trop rude cependant, et les germes d'un mal lent, inguérissable, commencèrent de se montrer. Vaillamment, la pauvre femme lutta, lutta pour sa fille uniquement. Son enfant !... Cette part d'elle-même, cette portion adorée de l'époux tant aimé !

Marie-Ange fit sa première communion dans le deuil, mais l'Eucharistie lui communiqua une force, une égalité d'humeur, une joie intime qui ne l'abandonnèrent plus, parce qu'elle sut rester fidèle à Dieu.

* *

Dès que la mère se vit incapable de travailler, notre jeune héroïsme la remplaça.

Trop fières pour demander l'aumône, elles priaient, suppliant Dieu de leur susciter des âmes généreuses pouvant les faire vivre d'un travail honnête. Nous devons à la vérité de dire que là, comme par tout ce beau Canada Français, l'ingénieuse charité trouvait mille moyens de s'exercer : tantôt, c'était un voisin qui apportait quelque pièce d'une bête sacrifiée pour la boucherie ; tantôt, M. le maire, M. le curé, M. l'instituteur, sous prétexte de partager un cadeau, envoyaient une volaille, de la venaison, des œufs, du vin nouvellement fabriqué.

Tantôt, un brave campagnard, alléguant que son cheval était trop chargé, demandait à la jeune veuve la permission de décharger chez elle une demi-corde de bois ou quelques bûches, la priant d'en disposer comme elle l'entendrait.

La vie s'écoulait ainsi pour les deux femmes, sans trop de privations. Mais le mal redoutable qui minait la santé de la mère, paraissait arrivé à son dernier terme.

Chaque fois que Marie-Ange allait en journée, son cœur restait à la maison. Et le soir venu, elle se hâtait, la douce enfant, suppliant le bon Dieu, en son cœur innocent, de lui permettre de revoir sa mère.

Son bouquet à la main—un bouquet vraiment admirable !—elle se dépêchait : sa mère était si faible le matin, que ce fut comme un souffle quand elle bénit sa fille.

Que deviendrait-elle, Marie-Ange, si sa mère adorée la quittait ?...

A cette idée, ses beaux yeux bruns se noyèrent dans un flot de larmes, les sanglots soulevèrent en secousses précipitées sa poitrine haletante, elle crut défaillir, la tendre enfant !...

Elle passait en ce moment devant l'église, bien au centre du village, c'est vrai, mais cependant complètement détachée : telle, une oasis au milieu des vagues mouvantes du sable du désert.

Eperdue, épeurée même, elle veut aller prier à l'ombre de ce sanctuaire où elle fut faite chrétienne.

L'autel de Marie était resplendissant ; les bonnes jeunes filles du village avaient semé des bouquets de fleurs artificielles aux pieds de l'aimable Vierge, à sa droite, à sa gauche, lui avaient fait un véritable arc-de-triomphe sous lequel elle paraissait Reine tout autant que Mère : car c'était son mois, à la Vierge Bénie, le beau mois de mai.

Marie-Ange, dont les larmes inondaient toujours le beau visage, va jusqu'à l'autel de celle qu'on n'invoque jamais en vain : "O Marie !... Mère si douce, si chérie !... Vous avez souffert, vous qui avez vu mourir pour nous votre Fils, notre Dieu !... Ayez pitié de votre pauvre enfant, de votre Marie-Ange !... Ne voyez-vous pas que je meurs, à la pensée de ma chérie maman ?... Oh ! ayez pitié d'elle, ayez pitié de moi. Vous, Mère la plus douce, la plus aimée !... Commandez ! le Bon Dieu peut-il rien refuser à sa Mère ?..."

Et elle dépose ses fleurs aux pieds de la Madone.

Est-ce la détente qui survient après une trop longue crise de douleur, est-ce tout autre chose ? Le calme renaît dans ce petit cœur oppressé : elle se prend même à sourire à la douce Vierge ! Sourire suave à travers les larmes, et qui dut être agréé par la Reine des Anges !

* *

Plus tranquille, l'enfant, hâtant toujours son pas agile, arrive chez elle. Sa mère semble suffoquer... Est-ce donc en vain que Marie-Ange aurait eu confiance ?

Sa mère lui fait signe de s'approcher, et l'enfant, l'oreille sur la bouche de la mourante, croit ne pas comprendre : sa mère, en effet, la prie de l'aider à s'habiller ; le salut du mois de Marie va sonner, elle veut y aller, elle y va, elle l'exige !

Pour ne point la contrarier, l'enfant apporte la robe des dimanches—cette robe rangée depuis des années. Elle flotte autour de la taille de la pauvre femme, vraie squelette drapé dans son linceul !... La mourante s'écroule avec un bruissement d'os heurtés, son teint pâle est plus pâle encore, c'est sa fin !... Et Marie-Ange s'est précipitée : elle a relevé, avec la douceur d'une mère, sa mère gisant, l'a placée sur un fauteuil—dernier vestige d'une époque plus heureuse. Elle veut la déshabiller ; sa mère veut lui parler encore.

Le même souffle, peut-être plus faible, effleure son oreille : le voisin va passer en voiture, se rendant au centre du village ; elle veut que Marie-Ange lui demande de la conduire à l'église. Peut-on refuser le dernier vœu d'une mourante ?

Marie-Ange court : le voisin, bon cœur comme tous les habitants de l'endroit, promet.

Avec stupeur, on vit passer ce cadavre vivant. Déjà bien des gens étaient rassemblés au pied de l'autel de Marie ; la cloche tintait son dernier appel.

Soutenue par Marie-Ange dont les beaux yeux sont noyés de larmes amères, et par le voisin complaisant, la jeune mère arrive—ou plutôt est portée—au premier banc, là, au bas des marches du banc de communion, près de l'autel de Celle que l'Eglise invoque sous le titre de : "Santé des infirmes."

Tout le monde est anxieux : voir rendre le dernier soupir, et dans une église !...